# Correspondance

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **5 (1884)**

Heft 8

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132341

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

couleurs et entourées d'une frange délicate d'écailles semblables à des plumes.

Le sol de Madagascar pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable que celle que compte l'île, où il n'y a guère, d'après les calculs de M. Grandidier, que deux millions et demi d'habitants, dont 1,200,000 dans la seule province d'Imérina. Encore n'appartiennent-ils pas tous à une seule et même race. Des émigrants arabes, indiens, africains et malais, sont venus à diverses reprises dans l'île, et s'y sont mélangés avec les indigènes qui, par leurs traits, leurs mœurs et leur langue, semblent appartenir au groupe des populations négroïdes de l'Océanie.

---

## CORRESPONDANCE

Schoshong, 12 avril 1884.

C'est le 8 avril que nous arrivions ici et, pour le moment, je grille dans mon wagon en vous traçant ces lignes.

La date de notre arrivée ici doit vous surprendre; ce que je vais vous raconter le fera plus encore :

De Prétoria à Sauls-Poort, chez M. Gonin [1], nous avons mis du 11 au 29 mars, pour un voyage ordinaire de 4 jours. C'étaient encore de beaux jours! Quoique nous ayons beaucoup joui des Gonin, nous eussions voulu les quitter plus tôt, la pluie nous en a empêchés. Depuis Prétoria nous étions en plein dans la saison des pluies aussi, quels chemins! Nous quittions Sauls-Poort le 3 mars par un beau soleil; le même jour nous étions embourbés, à ne plus pouvoir nous tirer d'affaire. Nous nous couchâmes vaincus. Le lendemain nous sortimes du bourbier le wagon de Lévi [2]; mais il en restait encore deux autres auxquels il fallait faire passer ce mauvais pas. Quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver à notre secours trois wagons, sans compter le chef du village avec deux ou trois attelages. Les braves gens, que ces chrétiens de M. Gonin! leur conduite fait son meilleur éloge. Deux de nos wagons furent déchargés en partie dans les trois wagons en question, et alors, il n'y eut plus de difficulté, ce jour-là ni le jour suivant, à traverser le Kolobé. Nous pensions que là nous serions livrés à nous-mêmes; pas du tout, le chef nous accompagna encore le jour suivant avec ses bœufs, et, quand il s'en retourna chez lui, les gens des wagons, voyant notre difficulté, décidèrent de demeurer avec nous et de nous faire traverser le Marico.

Qu'aurions-nous fait sans eux? les jours suivants la pluie tomba avec abondance, et quelque légers que fussent nos wagons, nous avancions avec peine, quittant souvent la route pour couper à travers la forêt. Enfin, nous arrivâmes au

[1] Missionnaire vaudois.
[2] Évangéliste.

Marico le 16; mais pas moyen de le traverser, le courant était très violent et l'eau dépassait de beaucoup la hauteur d'un homme. Pour surcroît de malheur, nous étions menacés de la famine; il nous restait pour tous un sac de farine et un sac de maïs non moulu. Pour ne pas nous affamer, nos généreux aides nous quittèrent, avec nos remerciements pour tout paiement, mais il leur sera fait selon leur bonté. A l'aide du bateau, nous envoyâmes un messager pour demander du secours à Khama, et nous passâmes ainsi quinze jours dans un endroit des plus insalubres.

Autre épreuve! Nos bœufs mouraient chaque jour; nous en avons perdu seize, et un dix-septième a été égaré ou volé par les Bushmen, qui nous ont pris nos deux chèvres. Nos chevaux aussi moururent tous, à l'exception de London, qui vient de périr ici, et d'un des chevaux de Jonathan qui vit encore. Notre camp était le lieu de festin des vautours. M. Middleton a été sérieusement malade, M. et M^me^ Coillard, et beaucoup de nos gens, indisposés. Le secours de Schoshong arriva à temps, sous la forme d'un attelage de Khama et de deux wagons loués par un marchand pour venir à notre aide. Avec nos wagons allégés, nous traversâmes le Marico sans difficulté. M. Coillard avait acheté 10 bœufs d'un marchand qui, comme nous, avait regardé l'eau couler pendant une semaine; dès lors, il nous fut possible d'avancer.

Schoshong est un immense village, situé entre deux chaînes de montagnes parallèles, sur le versant de la plus septentrionale. Vu de la montagne, avec ses grandes artères et sa multitude de petites ruelles, il fait l'effet d'un parterre. Les huttes sont bâties par petits groupes, en forme d'ellipses, de cercles, et d'autres figures géométriques peu définies. Le *lekhothla* est au milieu. Pas de maisons européennes, sinon celles des marchands et du missionnaire, absent en ce moment. J'ai dit parterre, mais j'ajouterai, malpropre. Une gorge de la montagne fournit une belle eau, mais peu abondante pour 15,000 âmes. Rien que de misérables buissons, pas d'arbres, pas de jardins; c'est un endroit aride et peu attrayant. Il n'y a pas de vie pour tant de monde, chaque hutte paraît un tombeau.

Le chef n'a rien de la morgue de nos chefs ba-souto; c'est un homme grand, sec, civilisé dans ses manières, il paraît timide et n'est pas causeur. Sans avoir rien de remarquable, sa figure est intelligente. Avant tout ce doit être un homme d'action, qui gouverne tout et fait tout par lui-même; c'est du moins ce que disent les marchands. Sa bonté est proverbiale; il commande par son ascendant moral; il est chef au vrai sens du mot, car c'est le plus beau caractère de sa tribu. Le lendemain de notre arrivée nous eûmes une audience en règle. M. Coillard lui fit un bon petit speech, en lui donnant une boîte à musique. Khama remercia modestement en quelques mots, et fit présent, le lendemain, à M. Coillard, d'une belle peau de chacal.

Schoshong, 2 mai 1884.

Mon désir était de vous écrire par la première poste, mais la petite vérole, en coupant brusquement nos communications avec le Transvaal, m'a pris au dépourvu une demi-heure avant le départ du courrier, ou pour mieux dire d'un marchand,

qui s'est chargé de nos lettres. Je n'ai eu que le temps d'en terminer une, et de prier M. Christol, au Lessouto, de vous la communiquer [1].

Je ne reviens pas sur ce que vous avez pu apprendre par ma lettre à M. Christol, quelque incomplète qu'elle fût. C'étaient d'assez tristes nouvelles, que je laisse maintenant dans l'ombre. Aujourd'hui je puis vous annoncer que nous sommes tous bien, grâce à Dieu. Nous nous reposons et nous préparons à traverser le désert. Il nous faut trouver de nouveaux hommes, afin de remplacer ceux qui nous ont abandonnés pour retourner aux Spelonken ou chez les Ba-Pédi; un de nos Ba-Souto nous a aussi quittés, de telle sorte que nous avons six postes à repourvoir.

D'abord nous avons craint de ne pas les trouver, à cause des belliqueux Ma-Tébélé que l'on attend ici, mais je crois que ce sont de vains bruits, et Khama est disposé à tout faire pour nous aider.

M. Coillard a reçu une lettre de M. Arnot, datée de juillet, dans laquelle il confirme la nouvelle de l'expulsion des jésuites. Il a pu entrer dans quelques détails car il était présent aux assemblées où leur renvoi a été décidé. Voici quels sont les griefs des Ba-Rotsé : Ils n'ont pas vu, disent-ils, que les jésuites les aimassent véritablement, et craignent un envahissement à cause du grand nombre des missionnaires. En outre, les jésuites, en envoyant leurs présents, ont fait savoir au chef qu'ils ne désiraient pas vivre dans sa ville, mais voulaient qu'il leur concédât une propriété sur les montagnes voisines, ce qui les a rendus très suspects. En se rendant à la capitale, Lia-Lui, ils ont été malheureux dans leur voyage et dans leurs procédés; un des leurs a péri dans le fleuve, et ils ont irrité un chef en négligeant de lui faire un présent. Ces faits, accrus encore d'une rumeur défavorable venant de la côte, ont perdu leur cause chez les Ba-Rotsé. M. Arnot a assisté à toutes les discussions, mais n'a pas voulu ouvrir la bouche, « laissant, » dit-il, « à Dieu seul, la gloire d'incliner les cœurs selon son bon plaisir. »

Quelques jours après cette lettre de M. Arnot, un marchand d'ici recevait de ce dernier un message beaucoup plus récent. Il gagne peu à peu la confiance des indigènes, et s'occupe activement d'une école. Sa santé aussi s'est raffermie, il se porte très bien, malgré tout ce qu'il a eu à souffrir d'une précédente famine.

Le même courier avait encore une lettre de Lobossi pour Khama, auquel le roi des Ba-Rotsé demande de tout faire pour faciliter notre arrivée chez lui. Il termine par cette demande qui vous fera sourire : une fille de Khama en mariage, avec un chien noir, ce qui a beaucoup amusé le destinataire de la lettre.

Vous le voyez, malgré les difficultés qui abondent sous nos pas, le chemin semble s'ouvrir devant nous. Nous avons cependant un gros nuage à l'horizon : ce sont deux Ma-Kololo qui ont conduit les Ma-Tébélé, lors du massacre sur les bords du lac Ngami. Le roi des Ba-Rotsé a été informé de ce fait; dès lors permettra-t-il dès l'abord à nos Ba-Souto de traverser le fleuve? Nous ne le pensons guère. Mais nous, blancs, nous laisserons le camp de ce côté du fleuve avec M^me^ Coillard, et nous irons à la capitale; peut-être devrons-nous même vivre à Lia-Lui,

[1] C'est la lettre précédente, que M. Christol a bien voulu nous envoyer.

M. Coillard et moi, un certain temps avant de songer au choix définitif d'une station.

Notre désir est de nous plier aux vœux des Ba-Rotsé, quoiqu'ils puissent déranger nos plans, afin de gagner si possible leur confiance par des rapports journaliers avec eux. M. Westbeech, qui fait des collections le long du Zambèze et que nous attendions à Schoshong, a envoyé simplement ses wagons, sans nous donner de nouvelles qui intéressent notre œuvre; mais comme les wagons s'en sont retournés promptement, nous avons remis au conducteur une lettre pour son maître. Nous les avons trouvés ici à notre retour de Seleka.

Notre voyage avait pour but de relever ce poste [1], où nos évangélistes ont travaillé pendant cinq ans sans beaucoup récolter, et qui est en dehors de notre œuvre du Zambèze. Ce village est tributaire de Khama et a beaucoup perdu de ses habitants à cause des divisions politiques ; il se rattache, par sa position géographique, à la Société de Londres, c'est pourquoi nous devons l'abandonner.

Seleka est situé au nord du Limpopo, à une journée de distance, et à cinq jours en wagon à l'est de Schoshong, sous la même latitude. L'aspect du pays change passablement quand on s'y rend de Schoshong. Tandis qu'à ce dernier endroit ce sont les buissons épineux qui couvrent presque toute la contrée, sauf quelques bouquets d'arbres semés çà et là, à une journée plus à l'ouest nous trouvons de vraies forêts qui présentent l'aspect d'une de nos forêts de chênes ; la végétation y est aussi plus abondante Ce qui me frappe, c'est de trouver, malgré l'exubérance de la végétation, si peu de jolies fleurs ; c'est une herbe grossière comme celle de nos marécages et qui parfois atteint la hauteur d'un homme. Quelques frêles petites fleurs cherchent à se faire une place; mais elles sont si délicates qu'il est difficile de les conserver. Je crois qu'un botaniste ferait plus vite fortune en cherchant les fougères, les gramens, etc., encore leurs variétés sont-elles peu nombreuses. Les oiseaux fourniraient une étude plus fructueuse; depuis notre départ de Prétoria, nous en avons vu une grande variété, entre autres l'oiseau à miel dont nous avons déjà éprouvé les services. Les environs immédiats de Seleka sont ce que nous avons vu de plus tropical. Là prospèrent de beaux baobabs, des monstruosités dans le règne végétal, comme le sont les éléphants dans le règne animal. Les euphorbes sont aussi nombreux autour du village de Seleka. En nous y rendant par un charmant sentier qui longe un ruisseau limpide et ombragé, nous avons remarqué plusieurs plantes de coton à l'état sauvage, et surtout un gigantesque banian, unique dans le paysage; c'est un arbre qui n'est pas africain, me dit M. Coillard, il ne l'a jamais vu au Zambèze ni ailleurs. Quelques aloës arborescents achèvent de donner à cette contrée un aspect tout à fait tropical. Le malheur est que nous n'y ayons passé que deux jours et un dimanche bien remplis. Nous eussions aimé apprendre à connaître plusieurs plantes dont les indigènes font leur alimentation; à la description de l'une d'elles nous pensons avoir reconnu le manioc. Le village de Seleka lui-même est bien situé, au fond

[1] En revenant du Zambèze, M. Coillard y avait laissé quatre évangélistes.

d'une gorge qui s'élargit en un immense entonnoir de rochers, pas trop élevés pour écraser le tableau, et cependant assez pour lui donner quelque chose de sauvage et de riant tout à la fois, grâce à la beauté du paysage.

Je ne vous ai jamais parlé d'animaux sauvages, pour la simple raison que je n'en puis pas dire grand'chose. Nous avons vu des singes, quelques antilopes, entendu hurler les chacals, mais quant aux lions, une seule fois nous avons vu leurs empreintes, ils ne nous ont jamais inquiétés, ni même fait entendre leur voix. Tout ce pays a beaucoup changé depuis quelques années, le gibier y est rare, et tout au plus tuons-nous quelques canards. Malgré tout notre désir de voir des crocodiles dans le Marico et le Limpopo, nous n'avons pas eu cette satisfaction, bien que nous ayons passé quinze jours sur leurs bords. Il est vrai que les eaux étaient profondes, mais je pense aussi qu'il faut rabattre beaucoup des récits des voyageurs. Que Serpa Pinto ait tué 30 lions de Schoshong à Prétoria, je me permets d'en sourire; les pauvres bêtes étaient sans doute fatiguées de la vie! Toute cette contrée est assez monotone après Sauls-Poort, c'est-à-dire quand les chaînes des Pilansberg et des Maalisberg ne forment plus le fond du tableau. Il ne reste plus que les arbres, les buissons épineux et une végétation qui répand souvent une odeur fétide et occasionne les fièvres. Depuis Prétoria c'est déjà le désert, non un désert de sable, mais une contrée sans habitants, très fertile à la saison des pluies et aride dans les autres moments de l'année. Tout est extrême dans ce pays; les fleuves présentent ou une barrière infranchissable, ou des lits de sable desséchés quelques semaines plus tard. La température est si changeante que jamais, au milieu de l'été, on ne peut mettre de côté ses habits d'hiver; les nuits sont toujours fraîches, et dès qu'il pleut ou que le vent souffle, il fait froid. Le thermomètre varie du jour à la nuit, de 36° cent. à l'ombre, à 10° au minimum. Maintenant nous sommes au commencement de l'hiver et la température est très supportable à Schoshong. J'ai déjà dit deux mots de ce village et de son chef dans ma lettre à M. Christol, je ne crois rien pouvoir ajouter qui puisse vous intéresser. Le servage existe encore ici, même parmi les membres de l'Église, mais il est bien adouci grâce à l'Évangile et à l'influence du chef; il n'est pas facile de libérer des gens sans aucune ressource et sans instruction; domestiques des blancs, leur position serait peut-être pire.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

Dr Philipp Paulitschke. Die geographische Erforschung der Adâl-Länder und Harâr's in Ost-Afrika. Leipzig (Paul Frohberg), 1884, in-4°, 109 pages, fr. 5,35. — Pour faire progresser la science, il est nécessaire de savoir à quel point elle est parvenue, et d'où il faut partir,

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*